



La déchirure : souffrance et déliaison sociale au XVIIIe siècle

GENCOD : 9782227478213

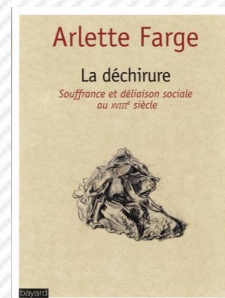
PASSAGE CHOISI

Extrait de l'introduction

Ce livre est né - du moins sa mise en écriture - d'un saisissement, venu de loin et de longtemps, lié à la lecture de tant de documents, de lettres, de Mémoires, de témoignages et d'interrogatoires de police, où, à travers les mots, se découvrent les douleurs physiques et psychiques des existences du XVIIIe siècle. À ces lectures, la plupart du temps faites afin d'envisager d'autres recherches que celle-ci, on ne s'habitue pas. Je dirais même de moins en moins, en se demandant comment il fut possible, en ce temps, pour les plus pauvres, de vivre parmi tant de maux, tels les épidémies, les fièvres, les accidents et blessures, les accouchements improbables ou déchirants... Cela au vu et au su de tous, notamment des classes sociales les plus aisées, qui bien sûr ne furent pas épargnées par la maladie mais entourées d'autres soins et d'autres soutiens.

Rapidement je me suis interrogée sur la pertinence de ma démarche : n'était-elle pas frappée au coin d'un misérabilisme n'ayant que peu de sens ?

Et puis, comment ne pas me questionner aussi sur ce geste, par moi répété, de lire et déchiffrer, avec la même passion qu'au premier jour, des archives de police du siècle des Lumières, plutôt orientées vers la souffrance des «mal-aimés, malconnus», que vers les bonheurs voluptueux de ce temps ? Cette quête, à vrai dire, s'est imposée à moi avec simplicité et évidence, tant chaque nouvelle recherche oblige à se décaler, à se distancier à s'écarter pour y revenir ensuite, afin de s'engager dans de nouveaux interstices, non encore interrogés, ou encore sur des chemins méconnus, sombres, où se sont croisés tant



d'hommes et de femmes, parfois singuliers malgré leur commune condition, qui, bien que défavorisés, savaient faire face à la rudesse du temps qui pourtant les frappait de plein fouet. Rien n'est simple en ce domaine; qui peut vraiment dire comment se ressentaient les sociétés d'autrefois, de quelle manière elles vivaient douleurs et approches de la mort et communiquaient leurs impressions à autrui. Les corps d'autrefois, on le sait, absorbaient sans relâche la peine, toutes classes sociales confondues ; on sait aussi que, malgré les différences d'état, elles se regardaient vivre puisqu'elles se côtoyaient ; pour être plus exacte, elles savaient beaucoup de choses les unes sur les autres. Il est en effet possible de savoir et de ne pas voir, comme il est fréquent pour les groupes sociaux les plus pauvres de contempler les princes, princesses, ducs et duchesses, avec autant d'indignation que d'envie, où se mêle un certain respect. «Cette disposition à admirer, et presque vénérer les riches et les puissants, ainsi qu'à mépriser ou du moins à négliger les personnes pauvres et d'humble condition [...] est en même temps la cause la plus grande et la plus universelle de la corruption de nos sentiments moraux», écrit Adam Smith dans sa Théorie des sentiments moraux, ouvrage qui permet de voir comment un philosophe du XVIIIe siècle théorise sur une philosophie morale pratique des sentiments, sur les interactions entre les classes sociales, la description des systèmes de distinction en place et les dispositifs moraux qui s'y installent.

REVUE DE PRESSE

Le Monde du 12 septembre 2013

Les précautions théoriques, nécessaires, parsèment le texte d'interrogations (quoi de plus incertain que la réalité et le sens de larmes versées il y a trois siècles ?), mais on sent que, de sa plume élégante, c'est au milieu des rixes ou au chevet de la fillette agressée qu'Arlette Farge veut nous conduire, tissant " le fil charnel des instants vécus " qui nous permettra de saisir ce que fut, et ce qu'est, une existence " à vif " .

EN SAVOIR PLUS SUR CE LIVRE

Consultez la fiche complète de ce livre sur PassageDuLivre.com

Commandez ce livre sur [Fnac.com](https://www.fnac.com)